

Berlioz

ET

« Les Troyens »

L'Académie nationale de musique, qui pendant près d'un demi-siècle a fermé sa porte aux *Troyens*, va jouer la première partie de l'œuvre d'Hector Berlioz : *la Prise de Troie*, que le glorieux maître a dû se résigner à ne jamais entendre, remettant à une date encore indéterminée mais prochaine, nous l'espérons bien, la représentation de l'autre moitié de cette œuvre, *les Troyens à Carthage*.

Beaucoup de personnes ignorent les tribulations qu'a subies jadis le dernier ouvrage de l'auteur maintenant si admiré et si populaire de *la Damnation de Faust*, les souffrances abominables qui ont empoisonné la vie finissante du grand et puissant artiste français. L'histoire, que Berlioz a très longuement et très amèrement racontée, vaut d'être rappelée dans ses points essentiels. En dépit de ce qu'elle peut avoir de douloureux, elle acquiert aujourd'hui une signification assez haute pour consoler et reconforter.

C'est à Weimar, vers 1854, chez la princesse de Wittgenstein, l'amie dévouée de Franz Liszt, dans ce milieu de sympathie et d'affection où il venait souvent chercher l'oubli des injures, des dédains, des colères, et où il trouvait la large fraternité du compositeur des *Poèmes symphoniques* et de *Sainte Elisabeth*, que Berlioz résolut d'écrire *les Troyens*. Son désir de tirer de *l'Enéide* un opéra conçu dans le système shakespearien, d'achever son existence intellectuelle dans la tendre communion de ses deux génies préférés, était combattu par son pressentiment des malheurs qui l'attendaient, s'il se laissait aller à mettre un tel projet à exécution. Il s'en ouvrit à la bonne princesse qui, fermement, lui dit :

— Ecoutez, si vous reculez devant les peines que cette œuvre peut et doit vous causer, si vous avez la faiblesse d'en avoir peur et de ne pas tout braver pour Didon et Cassandre, ne vous représentez jamais chez moi, je ne veux plus vous voir.

C'en était fait !

Trois ans pleins furent consacrés à l'enfement des *Troyens*, pendant lesquels Berlioz acquit la certitude que les négociations engagées par lui avec l'Opéra seraient infructueuses. Notez qu'à cette époque l'Institut avait déjà ouvert ses portes à celui qui, en fin de compte, était universellement célèbre. Sachant le goût de l'empereur Napoléon III pour l'antiquité, le musicien eut alors l'idée de demander au souverain, par lettre, d'entendre son ouvrage et de le recommander au directeur du premier théâtre d'Etat. La lettre en question, fière et belle, M. de Morny dissuada Berlioz de l'envoyer. Elle contenait ces deux phrases, l'une prophétique en quelque sorte, l'autre véridique : « Maintenant, viennent le découragement et les chagrins, rien ne peut faire que ma partition n'existe pas. C'est grand et fort et, malgré l'apparente complexité des moyens, très simple. » En effet, rien n'a pu tuer *les Troyens* et l'on verra que l'auteur n'avait pas mal qualifié son œuvre. Mais le ministre promit à l'artiste que l'Empereur s'occuperait de lui et lui donnerait pleine satisfaction.

Berlioz eut la naïveté stupéfiante de se réjouir d'une telle promesse et, pendant bien des mois, il attendit patiemment que l'ordre arrivât de monter *les Troyens* à l'Opéra. Or, ce que Napoléon III ordonna, ce fut de monter *Tannhauser*.

Pour imaginer le coup terrible qui frappa le pauvre homme, il faut savoir que Richard Wagner et Hector Berlioz étaient alors en état de rivalité aiguë et féroce. Le maître français, à la chute retentissante du maître allemand, clama, non pas dans son feuilleton des *Débats*, car il se refusa à faire l'article de *Tannhauser*, mais dans les couloirs, pendant les entr'actes de la « première », et ailleurs, un chant de triomphe qui, je m'empresse de le reconnaître, fut très vilain. Hélas ! il ignorait qu'Auber, avec un joli succès, avait dit négligemment, ce soir-là, en parlant du drame tombé :

— C'est du Berlioz sans mélodie. Furieux, malgré tout, n'ayant plus que cette dernière ressource, il porta *les Troyens* au Théâtre lyrique de Carvalho. Mais là, son œuvre ne pouvait pas être représentée intégralement, il consentit d'abord à la morceler, à faire de son opéra deux opéras, à ne donner que le second de ces opéras, à en mutiler l'instrumentation ; puis il accepta des interprètes insuffisants, une mise en scène sommaire. Au cours des études, le martyr s'aggrava des coupures qu'on lui imposa, des observations qu'on ne cessait de lui adresser, des moqueries dont on l'abreuvait, des craintes que l'on se gardait bien de lui cacher. *Les Troyens à Carthage* furent joués dans ces conditions le 4 novembre 1863. Contrairement à l'attente générale, il n'y eut pas bataille. Un seul siffleur manifesta et revint à toutes les soirées suivantes. Il n'empêcha pas l'ouvrage d'être froidement accueilli, et bien que Berlioz eût eu pendant quelques heures l'illusion d'une réussite, le massacre de la partition s'acheva. Chaque jour, on supprimait une chose qui, prétendait-on, déplaisait au public, on infligea au malheureux le pire des supplices, et comme, devant une salle à moitié vide, on lui faisait l'aumône, montrant les rares spectateurs, de ces mots de consolation : « Eh ! eh ! ils viennent, ils viennent... » on l'enten-

dit qui répondait : « Oui, oui, ils viennent, mais moi, je m'en vais. »

Pourtant, Berlioz ne mourut pas aussitôt. Son premier soin, en sortant de ce cauchemar, fut de remettre en ordre le manuscrit des *Troyens*, saccagé par les ciseaux et le crayon bleu, « dépecé », disait-il, comme le corps d'un veau sur l'étal d'un boucher, et dont on débite des fragments comme on vend de petits morceaux de mou pour régaler les chats des porrières. » Chaque coupure qu'il laisse facultative, espérant encore qu'elle pourra servir à un autre théâtre, lui arrache des cris de douleur, ainsi qu'en témoignent des notes de ce genre, celle-ci, par exemple, à propos de la Chasse et de l'Orage : « Si les pompiers avaient peur du feu, les machinistes peur de l'eau, les directeurs peur de tout, on devrait supprimer cette symphonie », et celle-là, relative au duo des soldats : « J'indique cette coupure en songeant au bonheur qu'éprouvent les directeurs, acteurs et chefs d'orchestre, pompiers, machinistes et lampistes à insulter un auteur et à dégrader son œuvre ; je serais fâché de ne pas faciliter autant qu'il est en moi la satisfaction d'aussi nobles instincts. » Ceci fait, voilà qu'à soixante ans passés, plein du découragement et du chagrin qu'il pressentait dans sa lettre à l'Empereur, il voulut revoir le petit hameau du Dauphiné, où, à douze ans, il avait aimé une enfant de son âge. La maison qu'elle habitait a de nouveaux propriétaires. Il leur demanda de la visiter et, devant les menus objets restés en place, il sanglote affreusement... Il sait que l'enfant s'est mariée, qu'elle va être grand-mère ; il se met à sa recherche, la trouve à Lyon et lui écrit, la suppliant de le recevoir. Dieu ! qu'elle est changée ! ses cheveux sont blancs, il l'aime toujours !...

— Nous sommes de bien vieilles connaissances, monsieur Berlioz... Vous avez eu une vie bien agitée ; j'ai lu votre biographie, monsieur Berlioz... Ma vie à moi a été bien simple et bien triste : j'ai perdu mon mari et j'ai rempli de mon mieux mon rôle de mère de famille... Je suis bien touchée et bien reconnaissante, monsieur Berlioz, des sentiments que vous m'avez gardés...

Il la quitta désolé et n'essaya plus de la rencontrer. Il lui adressa d'admirables pages auxquelles répondirent de nets refus de continuer la correspondance. Un jour, elle lui envoya son portrait et tout fut fini. La mort qui, en mer, sur le bateau où il naviguait, enleva le fils de Berlioz — il était officier de marine — ne tarda pas à prendre aussi le pauvre grand musicien désespéré. Une congestion cérébrale le coucha par terre et l'emporta.

Les Troyens ont sommeillé longtemps. Berlioz disparu, l'Opéra ne les monta pas. Qu'importe ! Le bon Padeloup en exécuta, au Cirque d'hiver, de nombreux fragments ; M. Colonne, commençant en faveur du maître l'opiniâtre campagne que l'on sait, offrit au public de ses concerts, dès 1879, *la Prise de Troie* tout entière ; l'Opéra-Comique, sans luxe il est vrai, essaya, il y a sept ans, des *Troyens à Carthage*. Berlioz planant dans la gloire la plus haute et aussi la plus incontestée, l'Opéra ne monta pas son ouvrage — tant pis pour lui ! — et *Tannhauser* eut une magnifique et juste revanche. Mais pendant qu'ici Richard Wagner triomphait, s'emparait de la scène d'où son rival avait été exclu, un chef d'orchestre allemand, M. Félix Mottl, se passionnait pour *les Troyens*, les donnaient intégralement, en deux soirées, sur son théâtre de Carlsruhe, cela avec un éclat splendide et un succès dont il fallut tenir compte. L'Opéra les monta donc, commençant logiquement par la première partie, *la Prise de Troie*, que nous allons voir. Et la parole de Berlioz s'élève, dominant ce demi-siècle d'ingratitude : « Rien ne peut faire que ma partition n'existe pas. » L'œuvre de beauté et de santé, en effet, a sa vie propre qui brave les attentats, qu'il ne dépend de personne d'abréger ou de prolonger. On assassine un homme, on ne supprime pas une idée qui, tôt ou tard, germe et produit. Et une chose nous frappe encore : Le destin ramène *les Troyens* à l'Opéra au moment précis où le wagnérisme a franchi, chez nous, avec *Tristan et Iseult*, sa dernière étape. Hector Berlioz, repoussé jadis de l'Académie nationale de musique par Richard Wagner, y rentre aujourd'hui, non pour en chasser l'immortel réformateur du Drame lyrique, mais pour y occuper enfin la place qui lui est légitimement due, pour y déterminer peut-être un mouvement français très désiré, j'en suis sûr, très nécessaire et très attendu. La soirée à laquelle on va assister ne sera-t-elle qu'une soirée de réparation, ou sera-t-elle également une soirée de renaissance ? C'est ce que l'avenir nous apprendra. En tout cas, trouvons-y le signe de la réconciliation de deux génies fraternels que les hasards des luttes séparèrent, et que la dévotion des peuples sans haine réunit à jamais.

Alfred Bruneau.

Échos

La Température

Le baromètre se relève rapidement sur l'ouest de l'Europe et les fortes pressions couvrent la France et l'Espagne. Les pluies cessent sur nos régions où un temps nuageux reste probable avec refroidissement de la température.

Hier, à Paris, assez belle journée. Le thermomètre indiquait 10° le matin à huit heures et s'élevait à 13° dans l'après-midi. Le baromètre, à 768 mm à midi, se tenait dans la soirée à 767 mm.